

long-tems la gale que l'abus des eaux chaudes.

§. 349. Je réitere qu'on ne doit jamais employer étourdiment l'onguent N°. 12, ou les autres remedes qui font disparoitre la gale. Il n'y a point de maux qu'on n'ait vu suivre la trop prompte guérifon de cette maladie par des remedes extérieurs, employés avant que d'avoir évacué, & un peu diminué l'acreté des humeurs.

CHAPITRE XXVI.

Avis pour les femmes.

§. 350. **L**ES femmes sont sujettes à toutes les maladies que je viens de décrire, & leur sexe les expose à quelques autres qui dépendent de quatre causes principales, les regles, les grossesses, les couches & les suites de couches. Je ne pense point à traiter ici de toutes ces maladies; elles exigeroient un volume plus gros que celui-ci, & je suis obligé de me borner à des avis généraux sur ces quatre objets.

§. 351. La nature qui destinoit les femmes à élever le genre humain dans leur sein les a assujetties à un écoulement de sang périodique, qui est la source d'où l'enfant tirera un jour sa subsistance.

Cette évacuation commence généralement, dans ce pays, entre quatorze & seize ans. Souvent avant qu'elle paroisse, les jeunes filles sont pendant long-tems dans un état de langueur, qu'on appelle *chlorose*, *oppilations*, *pâles-couleurs*; & quand elle tarde trop à venir, elles tombent dans des maladies très-graves, & fort souvent mortelles. Mais on attribue cependant fort mal à propos à cette cause tous les maux auxquels elles sont sujettes à cet âge; ils dépendent d'une autre dont les oppilations mêmes ne sont souvent que l'effet; c'est la foiblesse qui est naturelle & nécessaire à ce sexe. Les fibres des femmes, destinées à céder quand elles seront tendues par tout le volume de l'enfant & de ses accompagnemens, volume souvent très-considérable, devoient être moins roides, moins fortes, plus lâches que celles des hommes; par-là même, la circulation se fait chez elles avec moins de force, le sang est moins épais, plus aqueux, les humeurs ont plus de

penchant à croupir dans les viscères;
& à former des engorgemens.

§. 352. L'on prévienendroit les maux auxquels cette constitution peut conduire en aidant la foiblesse des mouvemens naturels, par l'augmentation de mouvement que fournit l'exercice; mais ce secours, qui seroit en quelque façon plus nécessaire aux femmes qu'aux hommes, leur est enlevé par l'éducation qu'on leur donne; on les applique aux ouvrages du ménage, qui exercent beaucoup moins que ceux auxquels la vocation des hommes les appelle; elles se donnent peu de mouvement, la disposition naturelle de foiblesse s'accroît; & elle devient alors malade, le sang circule mal, il perd ses qualités, les humeurs croupissent par-tout, aucune fonction ne se fait bien.

Elles commencent à tomber dans un état de langueur, quelquefois très-jeunes, & plusieurs années avant qu'il soit question des regles; cette langueur les rend paresseuses; le mouvement les fatigue un peu, elles n'en prennent point; il seroit le remede de ce mal commençant, mais le remede leur paroissant pénible, elles le rejettent, & le mal augmente.

L'appétit se dérange comme les autres

fonctions, elles en ont peu, les alimens ordinaires ne le réveillent point, elles se livrent à des fantaisies souvent les plus bizarres, qui achevent de ruiner l'estomac, les digestions & la santé.

Quelques années s'écoulent, le tems des regles approche, & elles ne paroissent point, par deux raisons; la premiere, c'est que la santé est trop affoiblie pour établir cette nouvelle fonction, dans le tems que toutes les autres languissent; la seconde, parce qu'elles ne sont point nécessaires, puisqu'elles sont destinées à évacuer, hors de la grossesse, le sang superflu que la femme est destinée à produire, afin qu'elle ne fournisse pas de son nécessaire à l'enfant, & que ce superflu n'existe point chez les filles languissantes dès longtems.

§. 353. Cependant le mal augmente, parce que toute maladie qui ne guérit pas fait des progrès journaliers; on l'attribue à la suppression, mais souvent on se trompe, puisque la maladie ne vient point toujours de la suppression, & que la suppression vient souvent de la maladie. Cela est si vrai que lors même que cette évacuation arrive, si la foiblesse subsiste, les malades n'en sont pas mieux, au contraire; & souvent l'on voit de jeunes garçons, qui ayant reçu de leurs

parens une constitution, & une éducation féminines, ont les mêmes maux que les jeunes filles oppilées.

Les filles de la campagne, qui menent souvent le genre de vie des hommes, sont moins sujettes à ce mal que celles de la ville.

§. 354. Qu'on ne s'y trompe donc point; tous les maux des jeunes filles ne viennent point du manque des regles, il y en a cependant qui dépendent réellement de cette cause. C'est quand une jeune fille, forte, robuste, bien portante, qui a fait à peu près sa crûe, qui a beaucoup de sang, n'a point cette évacuation dans l'âge marqué; alors ce superflu de sang occasionne mille maux, & beaucoup plus violens que ceux qui ne dépendent que de la cause précédente.

Si les filles oisives de la ville sont plus sujettes aux oppilations, qui dépendent de la foiblesse dont j'ai parlé, ou qui l'accompagnent, les filles de la campagne sont plus sujettes à cette dernière espèce, qui dépend de trop de sang retenu, que celles des villes; & c'est ce qui procure ces maladies singulieres, qui paroissent surnaturelles au peuple, & que par-là même il attribue au sortilege.

§. 355. Lors même que les regles sont venues, elles se suppriment sou-

vent, & il n'y a aucune maladie que cette suppression n'ait produite. Elles se suppriment souvent dans le cas du §. 351, par la continuation de la maladie qui avoit mis obstacle à leur arrivée; & dans d'autres cas par d'autres causes, telles que le froid, l'humidité, une peur violente, toute passion trop forte, des alimens trop froids, ou indigestes, ou trop chauds, des boissons à la glace, un exercice porté trop loin, les veilles. Les accidens que ces suppressions occasionnent sont quelquefois plus violens que ceux qui précèdent la première venue.

§. 356. La facilité avec laquelle cette évacuation se supprime, diminue, se déränge par les causes que je viens d'assigner; les maux affreux qui sont la suite de ces dérangemens me paroissent des raisons bien fortes pour engager les femmes à donner tous leurs soins pour en conserver la régularité à tous égards, en évitant à cette époque toutes les causes qui peuvent leur nuire. Si elles vouloient bien, non pas sur ma parole, mais sur celles de leurs meres, de leurs parentes, de leurs amies, sur leur propre expérience, si elles vouloient bien, dis-je, se persuader combien il leur importe de se ménager dans ces tems criti-

ques, il n'y en a pas une, qui, dès la première apparition, jusqu'au dernier retour, ne se conduisit avec la plus scrupuleuse régularité.

Leur conduite dans ces circonstances décide absolument de leur santé, de celle de leurs enfans, de leur bonheur, de celui des personnes avec qui elles ont à vivre.

Plus elles sont jeunes & délicates, plus les ménagemens sont nécessaires. Je fais que la robuste campagnarde néglige quelquefois impunément de se ménager; mais d'autres fois elle en est cruellement punie: & je pourrois produire une longue liste de celles qui se sont jettées, par leurs imprudences, dans les situations les plus tristes; quoiqu'en général elles soient beaucoup moins sujettes aux irrégularités de la menstruation que les jeunes filles d'un ordre supérieur.

Outre l'attention qu'il faut avoir d'éviter les causes générales que j'ai indiquées dans le §. précédent, chacune doit observer ce qui lui nuit plus particulièrement à cette époque, & y renoncer pour toujours.

§. 357. Il y a plusieurs femmes chez lesquelles les règles viennent toujours sans aucun dérangement de leur santé; il y en a d'autres qui sont incommodées

à chaque retour, & quelques-unes pour lesquelles ils sont affreux par la violence des coliques qui les précèdent ou les accompagnent, & qui sont plus ou moins longues. J'en ai vu ne durer que quelques minutes, d'autres quelques heures; il y en a qui durent plusieurs jours, & qui sont accompagnées de vomissemens, de défaillances, de convulsions, occasionnées par l'atrocité des douleurs, de vomissemens de sang, de saignemens de nez &c. qui en un mot paroissent les mettre aux portes de la mort. Cet état demande une très-sérieuse attention: mais comme il dépend de plusieurs causes souvent très-oppoées, il est impossible d'indiquer ici le traitement qui convient à chacune.

Quelques femmes ont le malheur d'être sujettes à ces accidens tous les mois, depuis la premiere apparition des regles jusqu'à leur dernier retour; à moins que les remedes, le régime, quelquefois une couche, ne les en délivrent: quelques autres ne souffrent que de tems en tems, tous les deux, trois, quatre mois: des troisiemes, après avoir cruellement souffert pendant les premiers mois, & même les premieres années, cessent de souffrir ensuite; d'autres enfin, après avoir eu leurs regles pendant très-longtems sans

aucune douleur, se trouvent assujetties à des douleurs cruelles à tous les retours, si par imprudence, ou par fatalité, elles ont essuyé quelque dérangement qui les ait supprimées, diminuées, retardées : & cette considération doit rendre prudentes celles même qui passent ordinairement cette crise sans douleurs; elles doivent toutes être persuadées que, quoiqu'elles n'aient aucune incommodité marquée, elles sont cependant à cette époque plus délicates, plus sensibles aux impressions des corps étrangers, plus aisément affectées par les mouvemens de l'ame, & ont l'estomac plus foible.

§. 358. Ces mêmes regles peuvent être trop abondantes, & elles jettent dans des maladies très-graves, mais dont je ne parlerai pas, parce qu'elles sont beaucoup moins fréquentes que celles qui sont produites par la suppression: d'ailleurs, on pourra faire usage dans ce cas des remèdes que je donnerai plus bas en parlant des pertes de sang qui ont lieu dans la grossesse, (voyez §. 365).

§. 359. Enfin, lors même qu'elles sont le plus régulières, après avoir duré un certain nombre d'années, (il est rare que cela aille à trente-cinq), elles finissent naturellement & nécessairement entre quarante-cinq & cinquante ans, quel-

quefois même plutôt, rarement plus tard, & l'époque de cette cessation est ordinairement fâcheuse pour les femmes.

§. 360. L'on prévient les maux décrits §. 352, en évitant les causes qui les produisent, & 1°. en faisant prendre beaucoup de mouvemens aux jeunes filles, sur-tout dès que l'on remarque la plus légère atteinte du mal.

2°. En ayant l'œil sur elles, pour qu'elles ne mangent point de choses contraires, puisqu'il y a peu de corps dans la nature, même parmi les moins propres à servir d'alimens & les plus dégoûtans, qui n'aient été l'objet de leurs bizarres fantaisies. Les alimens gras, pâteux, farineux, aigres, aqueux, leur sont nuisibles. Les thés d'herbes qu'on leur fait souvent boire pour les guérir suffiroient pour les jetter dans cette maladie, en augmentant le relâchement des fibres, qui en est la première cause. Si l'on veut boire sur quelques herbes, qu'on boive froid. La meilleure boisson pour elles, c'est l'eau de forges.

3°. Il faut éviter les remèdes chauds, âcres, & destinés uniquement à forcer les règles qui sont souvent des maux affreux, & ne sont jamais de bien. Ils sont sur-tout d'autant plus pernicieux que la malade est plus jeune.

4°. Si le mal empire, il faut cependant leur ordonner quelques remedes; non point des purgatifs, des délayants, des bouillons d'herbes, des sels, & je ne fais combien d'autres choses nuisibles; mais la limaille de fer, qui est le vrai remede de ces maux. Il faut prendre la limaille de vrai fer, & non point celle d'acier, & faire attention qu'elle ne soit point rouillée; dès qu'elle l'est, elle n'a presque plus aucune efficace.

Dans les commencemens du mal, & aux jeunes filles, il suffit d'en donner quinze ou vingt grains par jour, quelquefois même seulement quatre ou cinq grains, en y joignant l'exercice, & une diete convenable. Quand le mal est plus grave, & la malade moins jeune, on peut aller hardiment jusqu'à un quart-d'once. On fait bien de joindre à la limaille quelques amers, ou quelques aromates, & l'on trouvera indiqués dans les N°. 54, 55, & 56, les remedes les plus utiles dans ces cas, sous la forme de poudre, de vin & d'opiate. Quand on se propose de déterminer les regles, il faut faire usage du vin N°. 55, qui réussit ordinairement; mais j'avertis, & je souhaite qu'on y fasse attention, que souvent la suppression est l'effet, & non pas la cause de la maladie, & qu'il convient

POUR LES FEMMES.

alors de rétablir la santé & non pas de chercher à forcer les regles, qui seroient à cette époque quelquefois plus nuisibles qu'utiles, & qui reviennent naturellement quand la malade est guérie. Leur retour doit suivre le retour de la santé, & ne doit ni ne peut le précéder ou l'amener. Il y a des cas surtout dans lesquels il seroit très-dangereux de vouloir employer des remedes actifs, c'est quand il y a de la fièvre, de la toux, quelque hémorrhagie, une grande maigreur, de l'altération; il faut détruire tous ces maux avant que d'ordonner aucun remede chaud pour déterminer les regles. L'on imagine, mal à propos, que cette évacuation guérit les femmes de tous les maux, & cette erreur coûte la vie à un grand nombre.

§. 361. Pendant qu'on prend ces remedes, il ne faut prendre aucune des choses que j'ai déconseillées dans les §. précédens, & l'on doit en aider l'effet par le mouvement. Celui du char est très-salutaire; celui de la danse l'est aussi beaucoup, moyennant qu'il ne soit pas porté jusqu'à l'excès.

Quand le mal a des rechutes, on se conduit tout comme si c'étoit une première attaque.

§. 362. L'autre espece d'oppilation,

décrite dans le §. 354, demande une conduite très-différente. La saignée, qui est pernicieuse dans la première espèce, & dont l'usage jette plusieurs jeunes filles dans une langueur incurable, a souvent emporté cette espèce dans le moment. Les bains de pieds tièdes, les poudres N^o. 20, le petit lait, ont souvent réussi; mais il faut d'autrefois des soins appropriés à chaque cas particulier, & par-là même on doit consulter.

§. 363. Quand les regles cessent par l'âge (§. 356.), si elles cessent tout-à-coup, & si elles étoient abondantes auparavant, il faut nécessairement 1°. faire une saignée, & la réitérer tous les six, ou même tous les quatre, ou tous les trois mois.

2°. Diminuer la quantité des alimens, sur-tout de la viande, des œufs & du vin.

3°. Augmenter l'exercice.

4°. Prendre souvent, le matin à jeun, la poudre N^o. 24, qui est excellente dans ce cas, parce qu'elle augmente un peu toutes les évacuations naturelles par les selles, les urines & la transpiration, & diminue par-là la quantité de sang qui se forme naturellement.

Si cette cessation est annoncée ou mêlée, comme il arrive souvent, par des pertes abondantes, la saignée n'est pas

POUR LES FEMMES. 47

aussi nécessaire; mais le régime & la poudre N°. 24 le font beaucoup; & il faut y joindre de tems en tems la purgation N°. 23. Les remedes astringens, employés à cette époque, occasionnent des cancers de matrice.

Il périt plusieurs femmes à cet âge, parce qu'il est très-aisé de leur faire du mal; ce qui doit les rendre très-prudentes sur tous les remedes qu'elles emploient. Mais aussi il arrive souvent que leur constitution change à leur avantage; leurs fibres deviennent plus fortes, elles se trouvent plus robustes, plusieurs petites infirmités finissent, & elles jouissent ensuite d'une vieillesse très-heureuse; j'en ai vu plusieurs qui à cinquante-deux ou cinquante-trois ans quittoient les lunettes, dont elles se servoient depuis cinq ou six; chez d'autres les nerfs se rafermissent & les maux qui dépendent de leur foiblesse deviennent moins fréquens & moins incommodes.

Le régime que je viens d'indiquer, la poudre N°. 24, la boisson N°. 32, conviennent beaucoup, dans presque toutes les pertes habituelles, (je parle des femmes du peuple) à quelque âge que ce soit.



De la grossesse.

§. 364. Les grossesses sont généralement beaucoup plus heureuses dans les campagnes qu'à la ville. Les payannes sont cependant sujettes, comme les femmes de la ville, aux maux de cœur, & aux vomissemens le matin, aux maux de tête & aux maux de dents; mais ces maux cedent à la saignée qui est presque le seul remede dont elles aient besoin.

§. 365. Quelquefois après avoir porté des fardeaux trop pesants, avoir fait des travaux violents, avoir soutenu des cahotemens trop rudes, avoir fait quelque chute, elles sont attaquées de violentes douleurs de reins, qui se répandent jusques sur les cuisses, & aboutissent tout à fait au bas du ventre, ce qui présage ordinairement qu'elles sont à la veille de se blesser.

Il faut, pour prévenir cet accident qui est toujours dangereux, 1°. qu'elles se mettent sur le champ au lit & qu'elles se couchent sur la paillasse si elles n'ont point de matelas; la plume est très-mauvaise dans ce cas; qu'elles restent plusieurs jours dans cette situation, ne bougeant & ne parlant presque point; 2°. On doit

doit leur tirer d'abord huit ou neuf onces de sang du bras.

3°. Elles ne prendront ni viande, ni bouillons, ni œufs; mais elles vivront uniquement de quelques soupes farineuses.

4°. Elles prendront, de deux en deux heures, une prise de la poudre N°. 20, & ne boiront que de la tisane N°. 2.

Il y a des femmes robustes, sanguines, qui sont sujettes à se blesser à une certaine époque, elles préviennent cet accident en se faisant saigner quelques jours avant cette époque, & en observant un régime tel que je viens de l'indiquer. Mais cette méthode ne vaudroit rien pour les femmes délicates de la ville, qui se blessent par une toute autre cause, & dont on prévient les fausses couches par une méthode très-différente.

Les couches.

§. 366. L'on remarque qu'il périt plus de femmes à la campagne, dans le tems de l'accouchement, & cela par le manque de bons secours & l'abondance des mauvais; & qu'il en meurt plus en ville, après les couches, par une suite de la mauvaise santé.

Le b  soin de sages-femmes un peu éclairées , dans la plus grande partie du pays , & j'ose dire de toute l'Europe , est un malheur trop prouvé , qui a les suites les plus funestes , & qui demanderoit toute l'attention de la Police.

Les fautes qui se commettent dans le tems des accouchemens sont sans nombre & trop souvent sans remede. Il faudroit un livre exprès , comme on en a dans quelques pays , pour donner les directions propres    les prévenir , & il faudroit avoir formé des sages-femmes propres    les comprendre ; mais cela sort du plan que je me suis proposé. J'indiquerai seulement une des causes qui fait le plus de mal ; c'est l'usage des choses chaudes que l'on donne dès que l'accouchement est pénible ou lent ; comme castor , teinture de castor , safran , fauge , rhue , sabine , huile d'ambre , vin , thériaque , vin brûlé avec des aromates , café , eau de vie , eau d'anis , de noix , de fenouil & autres liqueurs. Toutes ces choses sont de vrais poisons , qui , bien loin de hâter l'accouchement , le rendent plus difficile , en enflammant & la matrice qui ne peut plus se contracter , & les parties qui servent de passage , qui par là même se gonflent , retr  cissent les voies , & ne peuvent plus prêter. D'au -

trefois, ces poisons chauds produisent une hémorrhagie qui tue en peu d'heures.

§. 367. L'on fauveroit un grand nombre de meres & d'enfans par une méthode directement contraire. Dès qu'une femme bien portante avant ses couches, robuste, bien faite, se trouveroit en travail, & que le travail paroîtroit douloureux & difficile, bien loin de l'encourager à des efforts précoces, qui perdent tout, & de les aider par les remèdes destructifs dont je viens de parler, il faut lui ordonner une saignée du bras, qui préviendra l'engorgement & l'inflammation, calmera les douleurs, relâchera les parties, & disposera tout favorablement.

L'on ne doit donner d'autre nourriture pendant le tems du travail qu'un peu de panade toutes les trois heures, & de l'eau panée autant que la malade en veut.

On donne, de quatre en quatre heures, un lavement avec une décoction de mauve & un peu d'huile; dans l'interval le on fait mettre sur une étuve, c'est à dire sur un bassin, ou sur une chaise percée, dans lesquels il y a de l'eau chaude, l'on frotte le passage avec un peu de beurre, & l'on tient sur le ventre des fomentations d'eau chaude qui sont les plus efficaces.

En suivant cette route, non seulement les sages-femmes ne font point de mal, mais elles laissent à la nature le tems de faire du bien; un grand nombre d'accouchemens qui paroissent difficiles se terminent heureusement, & l'on a au moins le tems d'aller chercher des secours. D'ailleurs les suites de couches sont heureuses, au lieu qu'en suivant la méthode échauffante, lors même que l'accouchement est fait, la mere & l'enfant ont si cruellement souffert qu'ils périssent souvent l'un & l'autre.

§. 368. Je sais que ces moyens sont insuffisans, lorsque la situation de l'enfant est mauvaise; ou qu'il y a quelque vice de conformation chez la mere, mais au moins ils empêchent l'augmentation du mal, & comme je l'ai dit, laissent le tems de recourir aux Chirurgiens accoucheurs, ou à quelques sages femmes un peu moins mal-instruites.

Je réitere encore que les sages-femmes doivent bien se garder de presser les femmes à faire des efforts, qui leur font un mal infini, & qui peuvent rendre fâcheux l'accouchement, qui, avec un peu de patience, eut été le plus heureux; & j'insiste d'autant plus volontiers sur ce danger des efforts précipités, & sur la nécessité de la patience, que cette prati-

que fâcheuse est presque générale dans ce pays. L'on craint la foiblesse dans laquelle les malades paroissent être, on imagine qu'elles n'auront pas la force d'accoucher, & c'est la raison dont on s'autorise pour leur donner des cordiaux. Mais cette raison est chimérique; l'on ne perd pas si promptement les forces; les douleurs légères abattent, mais à mesure qu'elles augmentent, les forces se relevent, elles ne manquent jamais quand il n'y a point d'accident étranger; & l'on doit être persuadé que dans une femme saine & bien portante, ce n'est jamais la foiblesse qui empêche l'accouchement.

Suites des couches.

§. 369. Les suites de couche les plus fréquentes dans les campagnes sont 1°. les pertes de sang excessives. 2°. L'inflammation de matrice. 3°. La suppression subite des *lochies*, c'est le nom qu'on donne à la perte qui suit ordinairement la couche. 4°. Les ravages du lait.

Les pertes trop abondantes doivent être traitées par les moyens indiqués §. 365; & si la perte est excessive, l'on applique sur le ventre, les reins, les cuisses, des linges trempés dans un mélange de

parties égales d'eau & de vinaigre, qu'on change dès qu'ils commencent à être secs, & qu'on quitte dès que la perte commence à diminuer.

§. 370. L'inflammation de matrice se manifeste par une tension & des douleurs dans tout le bas ventre, qui augmentent dès qu'on le touche, une espee de tache rouge, qui monte au milieu du ventre jusqu'au nombril, & qui, quand le mal empire, devient noire, ce qui est toujours mortel; une foiblesse étonnante, le visage prodigieusement changé, un léger délire, une fièvre continue avec un pouls foible & dur, quelquefois des vomissemens continuels, souvent le hoquet, une perte très peu abondante d'une eau rousse, puante, âcre; des envies fréquentes d'aller à la selle; des ardeurs & quelquefois une suppression d'urine.

§. 371. Ce mal très-grave & souvent mortel doit être traité comme les maladies inflammatoires. Il faut sur-tout, après les saignées, donner fréquemment des lavemens d'eau tiède, en injecter dans la matrice, en appliquer continuellement sur le ventre, & boire abondamment, ou de la tisane d'orge toute simple, sur chaque pot de laquelle on met un demi-

quart d'once de nitre, ou des laits d'amandes N°. 4.

§. 372. La suppression totale des lochies qui occasionne les maladies les plus violentes se traite précisément de la même façon; & si malheureusement l'on donne quelques remèdes chauds, pour en forcer la sortie, l'on ôte, dans le moment, toute espérance de guérison.

§. 373. Si la fièvre de lait est très-forte, la tisane d'orge du §. 371, & les lavemens, avec une diète très-légère, uniquement de panades ou de quelques autres farineux très-clairs, la dissipent.

§. 374. Les femmes délicates, qui ne font pas soignées comme il seroit nécessaire, ou celles que la nécessité oblige à travailler trop tôt, sont exposées à plusieurs accidens qui dépendent souvent de ce que la transpiration & l'évacuation des lochies ne se faisant pas bien, & la séparation du lait dans les seins étant troublée, il se forme ce qu'on appelle des dépôts laiteux, qui sont toujours très-fâcheux, & sur-tout quand ils se font sur quelque partie intérieure. Il s'en fait fréquemment sur les cuisses, & dans ce cas, il faut faire usage de la tisane N°. 58, & appliquer sur la tumeur les cataplasmes N°. 59. Ces deux remèdes dissipent insensiblement le mal, s'il peut se dissiper

sans suppuration. Si cela n'est pas possible, & qu'il se forme du pus, un Chirurgien ouvre l'abcès, & le traite comme un autre.

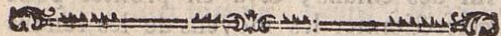
§. 375. Si le lait se coagule dans le sein, il est de la plus grande importance de dissiper incessamment cette grosseur, sans quoi elle se durcit, devient scirre, & de scirre, souvent au bout d'un certain tems cancer, c'est à dire la plus cruelle des maladies.

L'on prévient cet horrible mal en remédiant à ces petites tumeurs dès le commencement. Il n'y a rien de plus efficace pour cela que les remèdes N°. 57 & 60; mais il est toujours prudent de ne rien faire sans consulter.

Dès qu'il y a une dureté invétérée & exemte de douleur, il ne faut faire aucune application; toutes sont nuisibles, & celles qui sont grasses, irritantes, résineuses, spiritueuses, changent promptement le scirre en cancer. Quand le cancer est manifesté, toutes les applications sont également nuisibles, excepté celle N°. 60. Le cancer a été longtems regardé comme incurable; depuis quelques années, l'on en a guéri quelques-uns avec le remède N°. 57, qui n'est cependant pas infailible, mais qu'on doit toujours essayer.

§. 376. Les bouts des seins des nourri-

ces s'écorchent souvent, & les font cruellement souffrir. Un des meilleurs remèdes c'est la pomade la plus simple, un mélange d'huile & de cire fondus ensemble, ou l'onguent N^o. 66; & si le mal est opiniâtre, il faut purger, ce qui réussit ordinairement.



CHAPITRE XXVII.

Avis pour les enfans.

S. 377. **L**Es maladies des enfans & tout ce qui regarde leur santé sont des objets qui ont été généralement trop négligés par les Médecins, & dont on a confié trop long-tems la direction aux personnes les moins propres à s'en charger. Leur santé est cependant bien importante; il faut les conserver si l'on veut avoir des hommes, & leur Médecine est susceptible d'un plus grand degré de perfection qu'on ne le croit ordinairement; elle a même un avantage sur celle des adultes, c'est que l'on ne trouve pas des complications de maux aussi fréquentes.

L'on dit qu'ils ne savent pas se fai-